

## Chapitre/Chapter 24

### La résistance pendant la guerre en Algérie

Claude Vinci

C'était fin avril **1956**. Les pleins pouvoirs à l'armée pour les « évènements d'Algérie » avaient été votés en mars par l'Assemblée Nationale et nous savions déjà qu'il allait y avoir des rappels de contingents dont le mien, 53-1.

Effectivement, un soir, en rentrant chez moi, à Levallois, où j'habitais à l'époque, une chambre de bonne avec « salle de bains sur le palier»... à un robinet d'eau froide, la concierge me remet une convocation me fixant un rendez-vous à la gendarmerie pour le lendemain. Ça devait arriver. La poisse ! Le lendemain donc, on me remet un avis de rappel pour le 2 mai 56, au 5ème Génie, au camp de Satory à Versailles où j'avais fait mon service militaire de mars 53 à septembre 54. On nous laisse au moins le **1er** mai pour pouvoir aller manifester de la République à la Nation, contre ce que nous appelons, nous, la guerre d'Algérie. Quelle courtoisie, quel savoir-vivre de la part de l'armée! Étonnant!

Mais je ne partirai pas, c'est sûr. Insoumis, oui ! La question ne se pose même pas. Non mais, je ne vais pas aller combattre un peuple qui se bat pour son indépendance, pour sa libération, pour la Liberté. Trahir mes onze- douze ans de 43-44 ; mes onze-douze ans de la Résistance, de « ma » compagnie FTP de Frédille ; trahir mon grand frère du maquis, Adrien et ses cinq camarades, massacrés par les Allemands le 28 août 1944<sup>1</sup>; trahir mon grand-père paternel qui fut le premier rebelle de la famille ; trahir mes parents qui, bien que viscéralement pacifistes, n'hésitèrent pas une seconde à prendre les armes de la Résistance; trahir mon Parti, celui des Fusillés, en acceptant d'être intégré dans une armée d'occupation, de répression, de crimes. Pas question ! Des planques, j'en trouverai... des dizaines et puis on verra bien... et si je dois être arrêté et emprisonné... tant pis, je ferai de la prison. On n'en meurt pas mais, au moins, je n'aurai pas été un salaud.

Je discute longuement de tout cela avec les camarades de ma cellule dont deux sont étudiants « pieds-noirs », l'un d'Alger, Jacques, l'autre d'Oran, Pierre. À ma grande surprise, les avis sont partagés. Déjà ! On pousse très loin la discussion jusqu'à rechercher dans les textes théoriques qui pourraient nous aider. Un camarade nous retrouve les vingt et une conditions obligatoires pour adhérer à la IIIe Internationale ; il y en a deux qui traitent plus ou moins de ce sujet mais en se contredisant : l'une qui peut être interprétée comme devant mener son combat de révolutionnaire, partout, jusqu'à l'intérieur d'une armée impérialiste notamment coloniale ; l'autre semblant prôner la désertion. Pas facile à résoudre mon problème, camarades Et puis, un autre camarade trouve dans « Que faire ? » de Lénine, une phrase qui conforte la première des deux conditions en question. Les vingt et une conditions peuvent être considérées comme de la théorie pure, soutient ce camarade, alors que Lénine, c'est la mise en pratique de la théorie<sup>2</sup>. Un peu simpliste, camarade! Ça peut être ma peau que nous jouons. C'était

**1. Voir La trop courte vie d'Adrien, éd. Le temps des cerises. 1995.**

**2. Voir en annexe, p. 82.**

l'époque où, toutes les semaines, les réunions de cellule étaient suivies par presque tous les adhérents. Ce soir-là, cette nuit-là devrais-je dire car la réunion se termina à cinq heures du matin, nous étions vingt-deux. Le secrétaire de cellule fit voter sur mon cas. Il y eut dix-neuf voix pour mon départ et trois contre, mes deux copains « pieds-noirs » et moi. En ce temps-là une décision de cellule, c'était une décision à appliquer, surtout quand elle était aussi majoritaire. Je devais m'y plier, l'accepter malgré tous mes arguments et tous ceux de mes deux copains qui connaissaient bien l'Algérie coloniale, nos arguments étant qualifiés trop personnels, anarchisants, pacifistes intégraux... légèrement trotskistes, la grosse insulte du moment.

Le 2 mai, à contre-cœur, je me retrouve à Satory. On nous forme en un « bataillon de marche », l'effectif d'une compagnie, une centaine où tous, officiers, sous-officiers et soldats sont des rappelés. Ça me rassure un peu. Mon « combat de révolutionnaire » sera sans doute plus facile. Je suis affecté à la section de ravitaillement, chauffeur de la Jeep du sous-lieutenant qui la commande, ex-élève des Arts et Métiers comme moi. J'avais presque oublié que je suis ingénieur biochimiste des Arts et Métiers puisque je n'ai jamais pratiqué. Pendant mon service militaire, après les six mois de « classes », j'avais été muté au service des Sports du Régiment, donc libre tous les soirs. J'en avais profité pour suivre des cours du soir aux Arts Décoratifs et en novembre 54, j'avais été engagé dans l'une des plus grandes boutiques du Faubourg Saint-Honoré, Antiquités et Décoration.

Les 3 et 4 mai, on nous « offre » une permission pour « rapporter nos vêtements civils chez nous ». J'en profite pour descendre à Châteauroux chez mes parents. Je discute une nuit entière avec mon père qui, lui, serait plutôt partisan de l'insoumission, malgré Lénine. J'ai à ma disposition, dans mon Berry natal, des planques à profusion où jamais on ne me trouvera. J'ai à ma disposition aussi la maison de campagne en Normandie de Montand et Simone<sup>3</sup> avec lesquels, bien sûr, j'ai longuement discuté, Montand, son frère Julien et sa belle-sœur Elvire étant pour le départ alors que Simone était plutôt pour l'insoumission.

Je décide, définitivement, de rejoindre Satory, le 5 mai. Avec mes parents, ma grand-mère paternelle est là pour m'accompagner à la gare de Châteauroux, en sanglots. Pour elle, c'est la troisième fois qu'un tel malheur lui tombe sur la tête mon grand-père, son mari, en 1914 ; mon père, son fils, son seul enfant, en 39<sup>4</sup> maintenant son petit-fils, son seul petit-fils. Pauvre grand-mère ! Ses sanglots, si intenses, si interminables, ont bien failli me faire changer d'avis. Ce fut terrible.

Le 6 mai, nous partons de l'une des gares de Versailles sur un train OÙ tout notre matériel a été chargé: camions, Jeeps, command-car, half-track, roulante, mitrailleuses légères et mitrailleuses lourdes, fusils mitrailleurs, caisses de munitions, caisses de rations. Mon arme personnelle est un pistolet-mitrailleur PM quelque chose » et comme Si ça n'était pas assez, avec le sac à dos, les harnachements et ses grandes cartouchières, les casques léger et lourd, un grand sac d'un mètre de haut pesant bien au moins trente kilos, on m'a affublé du bazooka de la Compagnie. Bien sûr, trois wagons de voyageurs à banquettes de lattes de bois.

**3. Yves Montand et Simone Signoret, bien sûr, tant à la Roulotte (l'appartement de la place Dauphine) où à la maison de Campagne d'Authueil en Normandie, tous les intimes donc j'ai la chance de faire partie, les appelèrent toujours Montand et**

**Simone.**

**4. Voir la chanson *Était-ce a la fin août*, en annexe p.85**

Nous sommes arrivés à Marseille... le 13 mai. Le 5e Génie avait la particularité d'être le régiment des étudiants des Arts et Métiers et des cheminots SNCF Aussi, ces derniers, un train, ils savaient comment ça fonctionnait. J'ai appris, par exemple, que les tuyaux en caoutchouc qui relient les wagons, en plus des chaînes, sont les tuyaux des freins et il suffit d'en couper, avec un simple couteau, pour que le train s'arrête. Je les ai fortement exhortés, ces camarades cheminots, à couper. Enfin, j'allais assumer mon « combat de révolutionnaire » et j'en étais ravi, presque heureux. Nous avons formé un petit groupe qu'en moi-même j'ai considéré comme constituant un soviet, un syndicat de soldats qui a décidé que, dans un premier temps, des tuyaux seraient coupés toutes les heures. Le temps que les mécaniciens trouvent les tuyaux coupés et les remplacent (ils en avaient un stock, par expérience sans doute des trains de rappelés), cela demandait facilement deux à trois heures, d'autant plus que nous descendions tous du train et que les officiers avaient beaucoup de mat pour nous faire remonter, quand le train était prêt à repartir En plus de ces arrêts que nous provoquions, le train s'est arrêté dans plusieurs petites gares pour reconstituer son stock de tuyaux neufs.

Mais, en gare de Livron, à nouveau plus de tuyaux et nous avons cru comprendre que les cheminots de la gare refusaient de se séparer de leur stock. Nous sommes tous descendus du train et quand leur position de refus a été confirmée, ce fut un orage d'applaudissements, de « hourrah » et de mercis pour cette solidarité. Là, je fus vraiment heureux. Bien sûr, après avoir récupéré nos armes personnelles dont on ne doit jamais se séparer, nous avait-on dit, nous nous sommes éparpillés dans la ville où les habitants nous applaudissaient, nous servaient à boire et à manger et nous hébergèrent chaleureusement. Nous sommes restés deux jours à Livron et je parierais fort qu'en février 57, ont dû naître des enfants, fils ou filles des rappelés du 5e Génie. Ce sont une cinquantaine de C.R.S. qui, à coups de matraque, nous ont fait rejoindre la gare et remonter dans le train, après avoir fait débloquer le stock de tuyaux, sous les huées, tant des cheminots que des habitants massés sur la place de la gare et que... de nous, ça va de soi.

Beau travail, n'est-ce pas ? Je ne regrettais plus trop d'être parti mais, malgré tout, j'ai bien failli à nouveau rester à Livron, dans le lit qui m'avait chaudement accueilli la nuit précédente. Un vrai révolutionnaire ne doit-il pas aimer aussi les bonnes choses de la vie ? Non? « *Tu n'en reviendras pas toi qui aimais les filles / Jeune homme dont j'ai vu battre le cœur à nu* ». Pas optimiste, Aragon ! Ce poème ne m'est-il pas adressé ? Une mise en garde ? Un petit dm d'œil d'Aragon ? Tant pis. Je repars et de Livron à Marseille, ce fut direct, gardés que nous étions par des C.R.S. dans chaque wagon.

## **II**

### **Les cigognes sont de retour**

Donc, le 13 mai, arrivée à Marseille dans une gare de marchandises d'où nous déchargeons tout le matériel des wagons plates-formes pour rejoindre le Fort Saint-Jean, domaine de la Légion Étrangère en attente elle aussi d'un embarquement pour Alger.

Le premier événement important est la distribution à chacun de la dénommée « tenue coloniale », flambant neuve alors que nos « tenues de combat » et nos « tenues de sortie », distribuées à Versailles, ont déjà servi ainsi qu'une des deux paires de godillots réglementaires

alors que l'autre est neuve. Deux shorts en toile beige ; deux chemisettes beiges ; deux paires de chaussettes hautes en laine beige ; une paire de Pataugas qui fait son premier petit effet ainsi que le fameux foulard des légionnaires, le cheich, dont on nous explique le port et l'utilité il doit être d'abord plié en deux sur k largeur puis en deux sur la longueur pour former une boucle dans laquelle on introduit les deux bouts libres en serrant autour du cou; il peut être enroulé autour du visage tout en formant un turban quand nous aurons à subir des vents de sable ; il peut aussi être enroulé autour du ventre pour recueillir la sueur afin d'éviter les maux de dos et les diarrhées, comme la ceinture de flanelle ; beaucoup d'entre nous commencent à jouir à l'idée de pouvoir être pris pour un légionnaire ; quant à la « cerise sur le gâteau », c'est le chapeau de brousse en toile beige que chacun personnalise à sa manière : les deux côtés du chapeau agrafés ou bien un seul, posé sur le crâne bien en avant ou au contraire très en arrière, à la décontractée, la jugulaire laissée pendante jusqu'au milieu de la poitrine ou au contraire raccourcie par un nœud qui la bloque sous le menton ; « on ne se four pas de notre gueule » devient le leitmotiv quasi général ; presque oubliés les sept jours de voyage et ses manifestations de refus de cette guerre ; oubliés les deux jours de Livron et le magnifique accueil de ses cheminots et de sa population; j'ai comme l'impression que les manifestants de ces jours derniers sont en train de devenir des guerriers; chapeau, c'est le cas de le dire, l'action psychologique de l'armée qui transforme des adultes rebelles en enfants qui vont jouer au cow-boy, au légionnaire, qui vont jouer... à la guerre. Je suis écœuré. Pourquoi ne suis-je pas resté à Livron ? J'aurais pu remonter sur Paris, dans mes planques.

Ce premier soir déjà colonial, nous avons quartier libre jusqu'à minuit et tous, même moi dans ma Jeep, nous descendons vers le Vieux Port, foulard autour du cou et le chapeau fier sur la tête. Marseille... je ne peux pas ne pas penser à Montand et « Dans les plaines du Far-West quand vient la nuit... ». La plupart d'entre nous remontent au Fort, totalement ivres, certains même dans les Jeeps de la Police Militaire, qui ce soir est bien brave, comme on dit ici à Marseille. Mais demain sera un autre jour.

Effectivement, le lendemain est bien dur, le réveil, tôt, difficile, la gueule de bois a des échardes que la brosse à dents n'arrive pas à retirer. Il nous faut remettre la « tenue de combat », les guêtres, les godillots~ les harnachements, les casques, charger les camions et les Jeeps, monter dans les véhicules et descendre au port escortés par plusieurs voitures de la Police Militaire qui semble moins brave qu'à minuit. Un énorme paquebot *Le Ville d'Alger* nous tend ses passerelles~ ses ponts, ses soutes, ses cabines, ses transats, ses cheminées fumantes, son drapeau, le nôtre, celui que nous allons défendre, paraît-il. Il faut du temps pour charger tous nos véhicules et les arrimer Je suppose que les dockers ont dû nous aider. Je ne me souviens plus. Je suis las, désespéré, ce n'est plus maintenant que je pourrai me sauver. Trop tard. Je pense à Paris, à Châteauroux, à Frédille, à Adrien que je suis en train de trahir. Je pense à l'Algérie aussi.

J'aurais pu naître kabyle si mon père avait accepté, à la rentrée scolaire d'avant ma naissance, le poste d'instituteur qu'on lui avait proposé à Tizi-Ouzou. Dès mon plus jeune âge, j'entendis parler de cette éventualité ratée et, rêveur comme je l'étais déjà, je m'étais inventé ma » Kabylie et « ma » ville natale kabyle, alors que... je suis né dans un tout petit village de quatre-vingts habitants, Frédille, dans le Berry et que je suis donc d'origine française-berrichonne et de la campagne. Quelle aurait été ma vie ? Ce qui est sûr c'est que je ne serais pas sur ce bateau qui nous emmène faire une guerre que je refuse. Peut-être, serais-je au maquis, en Kabylie dans l'Armée de Libération Nationale ou dans un maquis rouge du Parti Communiste Algérien?

La première fois que je mis le pied sur le sol algérien, j'avais dix-neuf ans, c'était en mars 1951, pour un match de football, gardien de buts de l'équipe de France juniors contre un club de la banlieue d'Alger, El Biar qui, à l'époque, faisait grand bruit dans le football français. Trois jours à Alger, sans pouvoir aller vérifier, à mon grand regret, si l'idée que je me faisais de la Kabylie et de Tizi-Ouzou correspondait à la réalité.

La deuxième fois, ça va être dans quelques heures, dans trente-six heures paraît-il, mais déguisé en guerrier, après avoir traversé cette mer d'outremer que j'aime tant.

Des dames très respectables de la Croix Rouge française nous accueillent et nous distribuent des gâteaux, des cigarettes Bastos, marque inconnue en « métropole » et des boîtes métalliques de jus de fruit en nous recommandant de bien les écraser quand elles seront vides, ces boîtes qui, sinon, pourraient se transformer en bombes dans les mains des « terroristes ». Joyeux accueil Et que j'aime ce mot « terroristes » ! Elles pourraient dire dans les mains des « patriotes » Quoi que, « terroriste », ça peut être flatteur; Ma mère, mon père, Adrien ont été des terroristes pour les Boches et les Français miliciens et collabos à leur service. Et Robespierre et Saint-Just et Babeuf...

Les véhicules ont beaucoup de mal à démarrer Sans doute, l'humidité de la nuit en mer; Heureusement, chaque véhicule a ses pinces-crocodiles, celles qui servent, paraît-il, d'après les premières dénonciations que nous avons eues en France, aux tortures à la gégène. Du port~ on nous dirige vers une caserne d'Alger, à Mai<sub>50</sub>n-Blanche. Là, on doit alimenter tous les chargeurs de nos armes de vraies cartouches. Pour beaucoup de nous, nous sommes enfin de vrais guerriers, prêts à pacifier ce pays, à le libérer de tous ces « terroristes » qui veulent nous le prendre. Je considère surtout que six chargeurs remplis, dans les deux cartouchières sur le ventre, ça fait un sacré poids supplémentaire. Bah De la musculation naturelle ! Pour le bazooka, les roquettes sont dans des caisses qui vont dans la remorque de la Jeep.

La première étape « touristique » est une ferme vinicole, à quelques kilomètres d'Alger, dans la campagne, près de Fondouk. Le propriétaire, jamais vu. Nous sommes seuls, comme des grands, les gardiens de l'immense fortune œnologique de ce Monsieur, notre bon maître, ainsi que mes grands-parents devaient appeler leur seigneur dont ils étaient les serfs, au début de ce siècle.

C'est ma section qui est désignée comme devant monter la garde de nuit aux trois postes décidés par les officiers. Comme je suis le seul caporal-chef~ s'il vous plaît, sans sergent dans cette section, je suis donc le chef de poste. Je décide, peut-être un peu par démagogie mais surtout par esprit d'égalité, que je prendrai mes tours de garde comme tout le monde et que, lorsque je monterai la garde, ce sera un caporal le chef de poste. Au lever du soleil, je suis au poste du château d'eau de la ferme et, au-dessus de moi, tout à coup, des rafales violentes de mitraillette, ou de fusil-mitrailleur, ou de mitrailleuse pourquoi pas; je suis incapable de discerner; Mais par contre, quelle trouille et que dois-je faire, moi le chef de poste?

De plus, un Algérien enturbanné, pantalon sarouel et veste civile, fusil de chasse à l'épaule, sort de la maison du maître, qui est à l'écart des hangars où nous avons installé nos lits de camp. Bon ! Ça y est Aragon avait raison ! « Tu n'en reviendras pas... ». Et cet Algérien qui vient vers moi mais qui garde son fusil à l'épaule. Moi, pas un geste ! Je suis pétrifié. Et la mitraillette Ou... ou... s'est tue. Et cet Algérien qui me tend la main que je prends et que je serre en essayant, malgré ma trouille, d'être le plus amical possible. Je lui explique la rafale de mitraillette ou... ou..., que nous venons d'entendre et qu'il a dû entendre lui aussi. « Mais non,

l'ami, me dit-il, ce sont les cigognes qui ont leur nid en haut du château d'eau et qui, tous les matins, au lever du soleil, claquent de leur bec. C'est comme chez toi, en France, le coq et son cocorico». Quel soulagement, pour moi et pour tous les copains de garde qui sont venus me rejoindre, ainsi que d'autres, hébétés, à moitié réveillés et même le lieutenant à qui j'explique ce que nous entendrons tous les jours au lever du soleil. Quant au vin de notre bon maître, nous l'avons déniché dans une grande cuve remplie à ras bord de bouteilles. Un vin plutôt haut de gamme mais approchant sans doute les vingt degrés. Il y eut de sacrées cuites.

### III

#### Le temps des colonies

A la mi-juin, une fin d'après-midi~ rassemblement général. Le lieutenant nous annonce que, dans la nuit qui vient, à trois heures, nous allons changer de « résidence » et qu'il faut donc nous préparer.

Avant de nous occuper de nos affaires personnelles, nous chargeons toutes les remorques des véhicules de... bouteilles du nectar de raisin que nous dégustons depuis près d'un mois et dont nous avons pris l'habitude. Le Monsieur, notre bon maître, a dû être fort surpris quand il aura visité ses cuves... mais ne sommes-nous pas là pour « garder », alors pourquoi pas par devers nous, c'est plus sûr, non

À l'heure prévue, le convoi démarre, tous feux éteints, sous un clair de lune féérique. Je suis bien sûr au volant de la Jeep dont j'ai la responsabilité. Nous ne savons pas où nous allons. Ce doit être ce qu'on appelle le secret militaire. Nous roulons à quarante à l'heure. On nous a demandé d'être très vigilants car nous devons traverser des régions « infestées » de « fellouzes ». Les bâches de tous les GMC ont été relevées afin que tous, des banquettes où ils sont assis, puissent surveiller chaque côté de la route. Le sous-lieutenant dont je suis le chauffeur, assis à côté de moi, éclaire de temps en temps, avec sa lampe-torche maquillée en bleu une carte d'état-major qu'il a déployée sur ses genoux. Lui doit connaître notre destination. Nous traversons, presque au pas, de magnifiques gorges qui, sous le clair de lune, sont absolument dantesques. Enfin, une pancarte nous apprend que nous allons traverser un village du nom de « Palestro ». Je regarde le sous-lieutenant qui lui aussi se tourne vers moi. Nous nous comprenons sans nous parler. Les gorges que nous venons de traverser sont celles où il y a quelque temps... un accrochage très dur de « pacification »... une embuscade quoi, des Algériens... beaucoup de morts de part et d'autre... surtout du côté français, nous le savons. On a même dit que les Algériens auraient coupé les parties génitales des Français tués et leur auraient introduites dans la bouche. Affreux ! Nous tous, devons serrer les fesses très fort ! Ça n'aidera certainement pas mon « *combat de révolutionnaire, même dans l'armée* », selon la phrase de Lénine. Que suis-je venu faire dans cette galère ?

Malgré tout, pour moi, je sais que c'est l'entrée dans ma » Kabylie « natale » Je vais ouvrir grand les yeux. Je vais pouvoir vérifier. Enfin. Ça fait vingt ans que j'en rêve. Le soleil se lève, rasant le massif du Djurdjura, sur notre gauche, générant des rais flamboyants et des zones d'ombre immenses. C'est magnifique. Exactement comme je l'avais rêvé. Nous faisons halte à Bouira, pour le café du matin. Pour moi, cette ville ne peut être qu'une copie conforme de « ma » Tizi-Ouzou natale » et je la reconnais exactement comme je l'avais rêvée.

Puis nous quittons « ma » Kabylie, tout juste frôlée, par les Portes de Fer, gorges moins

dantesques que celles de Palestro au clair de lune mais tout autant magnifiques. À Bordj-Bou-Argeridj, nouvelle halte pour le déjeuner arrosé du vin que nous continuons de « garder ». Enfin, nous bifurquons vers le sud et, par t'ne route qui de plus en plus devient piste, nous atteignons notre seconde étape « touristique », le barrage sur l'oued Ksob, dans les monts du Hodna, à quelques kilomètres au nord de M'Sila. Nous prenons possession de tous les lotissements qui avaient été préfabriqués pour les bâtisseurs du barrage.

A part quelques convois, considérés dangereux, pour le ravitaillement dont mon sous-lieutenant a la charge, vers Sétif, M'Sila, Bou Saâda qui ont des bases d'hélicoptères, ce sont de vraies vacances exotiques, au soleil semblant perpétuel, avec baignade sous bonne garde tous les après-midi dans le lac du barrage. Nous avons droit pendant une journée entière et une nuit à un vent de sable venant du sud qui fait monter la température jusqu'à cinquante trois degrés à minuit et qui nous oblige à nous protéger la tête avec le fameux cheich des légionnaires. Vacances exotiques, je vous ai dit. Tout est totalement calme et, le 14 juillet, au lever des couleurs, nous nous permettons même une petite manifestation aux cris de « L'Algérie aux Algériens ». Les officiers laissent faire. On dirait même qu'ils ont envie de manifester avec nous. Un bon quart d'heure de ces cris subversifs, puis tout se calme. Je suis totalement heureux.

Quelques jours après ce 14 juillet, on nous annonce au rapport du marin que le bordel militaire de campagne, le fameux B.M.C. va passer dans la journée et qu'il faut monter une tente. En quelques minutes, la tente est montée et nous la divisons en deux *par* des toiles de tente individuelles puisqu'on nous a informés qu'il y aurait deux professionnelles qui auraient chacune leur propre lit de camp de chaque côté de la séparation. Et c'est alors la grande toilette, à fond, et le camp sent l'eau de Cologne dans tous ses recoins. En milieu d'après-midi, elles arrivent enfin et les responsables nous indiquent le tarif: cinq francs pour l'Algérienne et dix francs pour l'Européenne. Jusqu'ou va se nicher le racisme ? Deux files se forment. Je ne saurai jamais quelle est celle qui a eu le plus de clients. Je préfère aller m'allonger sur mon lit et lire un bon bouquin.

## IV

### Les Portes de la Nuit

C'était le 8 août 1956, date indélébile dans ma mémoire, tout autant que le 28 août 1944, ce jour du massacre de mon « grand frère » Adrien et de ses cinq camarades à Frédille. Dates dont je ne ferai jamais le deuil. Dates dont je ne peux pas, je ne veux pas faire le deuil. Tout comme un certain nombre de personnes, aujourd'hui décédées mais qui ont été tellement déterminantes dans ma vie que je continue de leur parler souvent, comme si elles étaient vivantes ; je discute même avec elles, imaginant leurs réponses à mes questions.

Adrien, bien sûr ; mon grand-père paternel, ce rebelle, gazé à Verdun<sup>5</sup>, ce paysan miséreux qui adhéra à l'ARAC<sup>6</sup> puis au Parti dès leur création, qui se saigna aux quatre veines pour que mon père fasse des études et devienne instituteur, ce métier qu'il considérait comme le plus beau du monde parce que, des enfants, [l'instit. doit faire des citoyens qui se libéreront de leurs

5. Voir la chanson *J'ai vu Verdun*, en annexe p.87.

6. Association républicaine des anciens combattants, Fondée notamment par Henri

## **Barbusse et Paul Vaillant-Couturier, après la guerre de 14-18.**

chaînes, ce grand-père que j'ai vu être menacé l'été 1936, alors que j'avais 4 ans -, oui menacé par le Monsieur, notre bon maître, le Comte de Grandry, à cheval dans la cour de la ferme, qui osa lever sa cravache sur lui, en le traitant de « rouge » parce qu'il applaudissait fort - c'est mon père qui me l'apprit, beaucoup plus tard, alors que je lui rappelais ce souvenir d'enfant - l'Office national des blés créé par le Front Populaire ; et mes parents qui se complétèrent tellement bien pour faire de moi un citoyen engagé aimant l'Homme qui lutte pour le bonheur de tous, ces parents dont je dis souvent que, Si l'on pouvait les choisir, ce sont exactement eux que j'aurais choisis<sup>7</sup> ; et Mathilde, «ma Matilda» - la chanson de Lemarque chantée par Montand - mon premier grand amour de 15 ans, ma première vraie maîtresse, qui mourut à 17 ans d'une méningite foudroyante, alors que nous ne nous connaissions que depuis six mois mais six mois d'amour fou et que nous devions cacher, ses parents étant plutôt bourgeois et calotins ; et Montand et Simone que j'ai connus en 1953 et que j'ai aimés jusqu'à leur mort et qui me le rendirent bien; et mes sœurs, mes frangines de la Chanson Catherine Sauvage qui fut mon modèle, ma « maîtresse » en chanson, comme on dit « maîtresse d'école » ; et Pia Colombo et Christine Sèvres, qui, avec Francesca Solleville et Marc Ogeret, heureusement tous les deux encore vivants, et moi-même formions le *Groupe des Cinq*, uniquement interprètes dans tous les cabarets de la Rive Gauche alors que tous les autres étaient A.C.I., auteurs-compositeurs-interprètes ; et mes deux copains de lycée et de foot, qui sont devenus avec les ans de vrais amis, les deux seuls de cette époque, qui étaient des frères... choisis, Claude Noëll, le méridional, décédé en 1978 à 47 ans et Maurice Pollein, mon Popol, décédé en décembre 2001 à 70 ans. Pas de deuil, non jamais et malheureusement il y en aura d'autres avant ma propre mort.

Donc, le 8 août 1956, une partie de notre compagnie est envoyée en soutien, en appui, d'une importante opération de « pacification », nous dit-on, vers les « Portes de Fer », ces gorges à l'entrée de « ma » Kabylie que nous avons traversées à la mi-juin. C'est « mon » sous-lieutenant qui commande le groupe. Je fais donc partie du lot. Et merde, on ne pouvait pas nous laisser tranquilles ? Mais c'était trop beau jusqu'à maintenant. Il fallait bien qu'un tel merdier nous tombe dessus. Arrivés sur place, nous trouvons une clairière où le sous-lieutenant décide de laisser les véhicules avec deux gardes alors que les autres doivent s'installer dans des rochers un peu au-dessus de la clairière. Je ne peux pas être l'un des gardes des véhicules puisque je suis le gardien du bazooka de la Compagnie et de la seule caisse de roquettes que nous avons prise avec nous. Le sous-lieutenant me cherche ma place dans les rochers où je me rends, mon pistolet-mitrailleur sur une épaule, le bazooka sur l'autre, la caisse de roquettes tenue par une main, une caisse de cartouches en vrac pour pistolets-mitrailleurs tenue par l'autre. Vous voyez le tableau Une sacrée belle photo de guerrier qui ferait la Une de tous les journaux du monde ! Ah ! L'Armée française en guerre ! Pardon, messieurs les journalistes et les photographes, pas en guerre, mais en pacification ! Ne confondez pas ! Pas d'erreur ! Ensuite, le sous-lieutenant cherche, toujours dans les rochers, l'emplacement adéquat du seul fusil-mitrailleur que nous avons, puis pour la mitrailleuse, la

**7. Voir la chanson Ma mute, en annexe p. 89. Elle est la toute première chanson, écrite par moi, que j'ai osé chanter en 1967 voir aussi, le texte de Mes racines, en annexe p.91.**



petite, la 6.35 je crois, la lourde devant se nommer 13.65 mais je ne suis sûr de rien. Par contre, je suis sûr que de mon nid, la vue en face est belle et que ça ferait, là, de belles photos : une série de collines en enfilade dont la plus proche est à cinq cents mètres. S'il y avait quelques cyprès, on pourrait se croire en Toscane, dans le Val d'Orcia. Au sommet de chacune de ces collines, un douar d'une dizaine de maisons en torchis, d'où sort une fumée, celle du foyer probablement. Dans le plus proche de ces douars, on peut deviner à l'œil nu des ânes, des chèvres, des femmes et des enfants. Il semble bien qu'il n'y a aucun homme. Tous au maquis sans doute, tous des «fellouzes» !

Quatre hélicoptères, des grands, avec deux séries de pales, dont le nom est très spécial, militaire certainement, que je ne connais donc pas - je ne suis même pas sûr de l'appellation des mitrailleuses qui sont pourtant les nôtres, alors, les hélicoptères... - tournent au-dessus de nos têtes, nous ont repérés je pense, leur « soutien » est en place, ils peuvent se poser au pied de la colline la plus proche. Il en sort des « bérets verts », des légionnaires comme au Fort Saint-Jean de Marseille. Ils repartent et reviennent un quart d'heure plus tard pour déposer des «bérets rouges». Ce sont des paras, d'après ce qu'on m'a dit lors de notre séjour rapide à la caserne d'Alger même. Les hélicoptères font plusieurs rotations - là, je connais ce mot; je l'ai entendu lors de nos convois de ravitaillement à Bou-Saâda - et déchargent à chacune leur ravitaillement des « bérets verts » et de « bérets rouges », au pied de chacune des collines. Puis, plus rien, plus un seul bruit ; on entend même des oiseaux chanter, des insectes, des mouches, des abeilles peut-être, voler dans le soleil qui est déjà très haut et très chaud. Il est près de midi. Nous ne déjeunerons pas aujourd'hui mais ce que je ferais bien une bonne sieste!

Soudain, une fusée siffle au-dessus des légionnaires et des paras les plus proches de nous et explose haut dans le ciel. Alors, ces soldats qui sont, d'après ce qu'on m'a dit, nos « troupes d'élite », nous, nous ne sommes que la piétaille, le soutien, les remplaçants assis sur le banc de touche les élites donc se mettent en mouvement, s'éparpillent dans la colline et grimpent vers le douar; Il semble qu'à chaque colline, ce soit le même mouvement. Le sous-lieutenant, avec ses jumelles, nous le confirme. La fusée devait être le coup de pistolet d'un départ de cinq cents mètres. Ce doit être une compétition, à qui arriveront les premiers aux douars.

Mais, des rafales de mitraillettes ou d'autres instruments de mort pètent de partout dans la colline. Nos élites se feraient-elles tirer dessus par des « fellouzes » ! Allons-nous devoir tirer nous aussi, puisque nous sommes là pour les soutenir ? Notre sous-lieutenant reste muet. Et nous nous rendons compte que, au contraire, ce sont nos élites qui tirent en direction du douar, puisque des femmes et des enfants s'enfuient dont certains tombent, touchés sans doute. Puis voilà que nos troupes d'élite mettent en branle des lance-flammes vers les femmes et les enfants qui deviennent des torches vivantes les uns après les autres... tout en s'enfuyant et en tombant... et les maisons en torchis brûlent aussi. Je suis affolé, écoeuré, honteux d'assister à un tel spectacle. J'appelle le sous-lieutenant, je lui demande de donner l'ordre de faire quelque chose. On ne peut pas laisser faire. Nos troupes d'élite sont ni plus ni moins nos propres S.S. Il faut leur tirer dessus, sur ces criminels. J'essaie de tirer mais mon pistolet-mitrailleur s'enraye ou peut-être que je ne sais pas m'en servir. J'appuie comme un fou sur la détente mais rien ne sort. Et ce sous-lieutenant qui reste muet et personne d'autre que moi ne réagit. Ils trouvent sans doute ça normal. Et pourtant, le 14 juillet, ils ont crié avec moi L'Algérie aux Algériens». Je leur gueule «Mais c'est Oradour!». L'un a au moins le courage de me lancer: On t'a vu essayer de tirer. Tu te rends compte, sans ordre».

Nom de dieu, où suis-je ? Où sommes-nous ? Laisser faire Oradour ? Et ce doit être la même

chose dans tous les douars, devant nous ! Et ce doit être la même chose partout en Algérie ! Des dizaines, peut-être des centaines d'Oradour!

Je suis complètement effondré, tétanisé, honteux d'avoir accepté la phrase de Lénine. Des tas de monstruosités ressortent de ma mémoire. Oradour, bien sûr, la division S.S. *Das Reich*, les quatre-vingts morts d'Argenton sur Creuse juste la veille d'Oradour, et nos S.S., nos propres S.S., là, sous notre nez. Et ce même de dix ans dont j'ai fait la connaissance avec sa mère il y a trois ans. Né à Ravensbrück en 1943. Sa mère, enceinte, déportée et résistante. Les femmes du camp ont caché le bébé, l'ont nourri pendant deux ans, ont spécialement protégé la mère. Je pense, je pense à François qui a mon âge, arrêté à la sortie de son lycée à Moulins, en décembre 1943, par la Gestapo qui recherchait ses parents~ résistants clandestins. Torturé, François, à onze ans. Un ongle arraché. Le dos brûlé par une lampe à souder. Emprisonné avec des résistants adultes. Ses parents et des maquisards FTP mirent au point une opération, avec l'aide d'un gardien résistant de la prison, pour le faire évader, François, ainsi que les adultes qui étaient dans sa cellule. L'alerte a été très vite donnée et deux FTP ont été tués tandis que François retrouvait ses parents dans une traction avant qui prit le chemin du maquis où il vécut jusqu'à la Libération. Et je pense, et je pense à ce jeune comédien, Michel Muller, qui à quatre-cinq ans, raflé pour le Vel' d'Hiv en juillet 42, en compagnie de sa mère et de sa sœur, envoyés tous les trois au camp de Beaune la Rolande d'où sa mère fut déportée et ne revint jamais alors que tous les enfants furent ramenés à Drancy, d'où Michel et sa sœur s'évadèrent. Bel exploit !

Voilà ce que nous faisons en Algérie. Je ne peux pas être complice de tout ça. Demain, je fous le camp.

Nous sommes rentrés au barrage vers dix-neuf heures. Il faisait nuit. En douce, j'ai rempli ma valise des quelques vêtements civils que j'avais, de mes affaires de toilette, des livres que j'avais apportés. J'ai passé ma «tenue de sortie» et les chaussures civiles que j'avais et hop ! dans « ma » Jeep direction Bordj-Bou-Argeridj, après un gros baiser à mon caméléon qui dort sur la corde où nous faisons sécher notre linge et de grosses câlines sur le ventre des deux chiens qui m'ont adopté. Je savais qu'il y avait un train pour Alger, tous les matins vers huit heures. Je me suis reposé quelques heures dans la campagne, sans fermer l'œil. A sept heures et demi, j'étais à la gare, après avoir abandonné la Jeep dans un chemin désert, à l'entrée de la ville.